

La seconde vie d'Ambroise

Goethe revu par l'opéra-comique français
fait toujours carrière

Le Monde
MIGNON 03 10 92
à Compiègne

Mignon, d'Ambroise Thomas (1811-1896) fut longtemps, avec *Faust* et *Carmen*, l'opéra-comique français le plus joué et le plus populaire. Créé en 1866, il fit, pendant un siècle, les beaux soirs de la salle Favart, puis tomba dans un oubli si profond qu'il semblait devoir y rester à jamais. Un enregistrement sur disque noir réalisé il y a plusieurs années avait pourtant rappelé la valeur très réelle de la partition. Puis, ces dernières saisons, différentes productions, à Metz, Tours, Strasbourg et Avignon, ont eu le mérite de démontrer la viabilité dramatique de l'ouvrage. Le second spectacle du Théâtre français de la musique, à Compiègne, apparaît donc moins comme une découverte absolue que comme la confirmation qu'on attendait : il n'est pas ridicule de rejouer *Mignon* à la fin du vingtième siècle, on devrait plutôt s'étonner qu'on s'en soit détourné pendant trente ans.

En dépit de quelques longueurs, de quelques hors-d'œuvre, cette libre adaptation des *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, de Goethe, est si bien agencée, en terme de dramaturgie musicale, que ces trois actes s'écoulent avec un intérêt renouvelé. Sa fraîcheur ne s'est pas altérée. Cette sentimentalité peut faire sourire les uns et pleurer les autres; en cela, l'ouvrage est réellement proche de l'esprit du premier romantisme allemand : le compositeur et ses librettistes ont moins trahi l'original qu'on ne l'a dit en adaptant les données du roman aux exigences de la scène lyrique.

Un fantôme à chaque lever de rideau

C'est cet équilibre fragile que la mise en scène de Pierre Jourdan s'efforce de respecter avec le talent et le tact qu'on lui connaît. Pas de relecture intempestive, l'acceptation au contraire d'une naïveté sans fard qui sonne juste. La version adoptée ici est pourtant celle où des récitatifs remplacent les dialogues parlés. La continuité musicale y gagne, même si cela alourdit un peu le rythme dramatique. Le choix du dénouement «allemand», avec la mort de Mignon, conformément au roman de Goethe, est d'autant moins discutable qu'il correspond à la volonté initiale des auteurs. Au lendemain de la création (novembre 1866), il fallut cependant y renoncer pour conserver la faveur du public.

De nos jours, ce serait plutôt l'in-

verse. Compte tenu du caractère général de l'œuvre, on peut tout de même se demander si la fidélité à *Wilhelm Meister* sur ce point n'est pas une concession au purisme, car rien ne prépare à cette tragédie dont le compositeur ne tire guère parti. Pour trouver une justification, le metteur en scène a fait errer avant chaque lever de rideau un fantôme qui, à la fin, se révélera être celui de la mère de Mignon venue chercher sa fille. C'est ingénieux mais un peu court, et le public qui a applaudi des milliers de fois au mariage de Wilhelm et de Mignon avait peut-être des raisons valables de vouloir faire grâce à la petite sauvageonne...

La distribution réunit de jeunes chanteurs qui, selon les excellents principes du Théâtre français de la musique, portent leurs efforts sur le style et la diction. Lucile Vignon (Mignon) était en trop mauvaise forme vocale le soir de la première pour faire valoir les qualités qu'elle possède, mais elle a presque réussi à faire oublier un enrouement tenace par la force de sa présence dramatique. Les caractéristiques vocales d'Alain Gabriel (Wilhelm) sont bien celles qui conviennent à cet emploi de ténor d'opéra-comique français, mais il lui manque encore dans l'aigu une netteté de timbre et un peu de puissance. On peut penser que Christian Tréguier a une voix un peu trop vieillie pour incarner Lothario, le harpiste illuminé, à moins que ces inégalités, ces aspérités, ne révèlent une fatigue prématurée. Jean-Marc Salzmann (Laerte) est un excellent baryton d'opéra-comique qui joint à une voix bien timbrée d'évidentes qualités d'acteur.

Si l'ensemble vocal Le Madrigal est un peu timide, peut-être par excès de délicatesse, le Sinfonietta de Picardie, renforcé pour la circonstance, rend justice aux nombreux solos de la partition. Jean Fournet avait dirigé la deux millième de *Mignon* à l'Opéra-Comique, en 1955. C'était déjà une excellente raison de s'adresser à lui pour une reprise; en outre, c'est un chef d'une probité rare, qui ignore toutes ces complaisances sucrées dont on affuble trop souvent des œuvres comme celle-ci sous prétexte de tradition. Mieux qu'une leçon, cette rigueur est un précieux témoignage à l'heure où des jeunes chefs redécouvrent ce répertoire.

GÉRARD CONDÉ

► Prochaines représentations du Théâtre français de la musique : les 3 et 10 octobre à 20 h 15, le 4 octobre à 17 h 30, Théâtre impérial. Tél. : 05-03-13-46 (appel gratuit).